

Natzweiler-Struthof

Territoires
de la
Mémoire



Territoires de la Mémoire

**Une publication des
Territoires de la Mémoire asbl
Centre d'éducation à la Résistance
et à la Citoyenneté**

Coordination éditoriale :
Julien Paulus (service Études et Éditions)

Autrices :
Deborah Colombini

Éditeur responsable :
Michaël Bisschops, *président*

Boulevard de la Sauvenière 33-35, 4000 LIÈGE
Téléphone 04 232 70 60
→ [Courriel : accueil@territoires-memoire.be](mailto:accueil@territoires-memoire.be)

Les Territoires de la Mémoire tiennent à remercier l'ensemble
des personnes qui ont contribué à cette réalisation.

Retrouvez tous les dossiers pédagogiques sur
→ [www.territoires-memoire.be/
nos-publications/les-dossiers-pedagogiques/](http://www.territoires-memoire.be/nos-publications/les-dossiers-pedagogiques/)

Natzweiler-Struthof

5	Contexte historique
5	Comment expliquer l'ascension du parti nazi ?
6	L'idéologie nazie
8	La répression nazie

11	Natzweiler-Struthof
13	Le camp du Struthof
15	Organisation du camp
18	Fonction du camp
19	Population
20	Vie quotidienne
21	Travail
22	Camps annexes et Kommandos satellites
23	Résistance
24	Libération



Contexte historique

Comment expliquer l'ascension du parti nazi ?

L'Allemagne sort particulièrement meurtrie de la Première Guerre mondiale : grande perdante, elle se voit forcée de subir la loi des vainqueurs et de payer pour les dégâts considérables. Le sentiment d'humiliation est important et, très vite, la République mise en place à la fin de la guerre, appelée la République de Weimar, cristallise contre elle tous les mécontentements nés de la défaite.

De nombreuses tentatives de coups d'État paramilitaires ont lieu ; la tentation du régime fort est grande au sein d'une partie de la population qui se met à espérer l'avènement d'un « sauveur de l'Allemagne » et qui ne croit pas en les institutions démocratiques mises en place par la République. Le nouveau régime, à tort ou à raison, est le plus souvent perçu comme un milieu d'affairistes corrompus, plus préoccupés par des considérations de pouvoir personnel que du bien-être du peuple. Ce contexte ne peut qu'amener une frange de l'opinion à se radicaliser et à se tourner vers des idéologies politiques extrêmes dont profite allégrement un groupuscule devenu parti politique : le NSDAP (*National-Sozialistische Deutsche Arbeiter Partei*) ou parti « NAZI ». C'est ainsi qu'en juillet 1932, les nazis remportent 37,3% des suffrages ; Hitler est dès lors invité par les partis de droite

à former un gouvernement dont il prendra la tête. Il ne faudra que deux mois aux nazis pour s'assurer les pleins pouvoirs, détruire les outils de la jeune démocratie et imposer une dictature brutale. ■ ■ ■

Cette rubrique est essentiellement inspirée d'après : GROSSER Alfred (sous la direction de), *Dix leçons sur le nazisme*, Bruxelles, Complexe, 1984 et KERSHAW Ian, *Qu'est-ce que le nazisme ? Problèmes et perspectives d'interprétation*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/Histoire », 1993.



L'idéologie nazie

LE RACISME

L'idéologie nazie repose avant toute chose sur une vision raciste du monde : l'espèce humaine est partagée en plusieurs races de valeur inégale. Pour Hitler, la notion de race doit primer sur toute autre notion dans le cadre des missions de l'État : elle constitue à la fois le fondement, l'objet et la raison d'être de l'État raciste. L'idéologie nazie identifie la race dite « aryenne » comme le moteur de l'histoire de la civilisation européenne. Le sang « aryen », considéré comme « supérieur », doit être préservé si l'on veut que la culture et la civilisation survivent. La race « aryenne » (que les nazis associent bien sûr aux peuples germaniques) ne peut donc se mélanger aux autres, doit rester pure et se débarrasser des éléments corrupteurs qui risqueraient de l'affaiblir. L'État raciste se donne donc cette mission essentielle : régénérer la race supérieure appelée à dominer le monde et débarrasser celui-ci des races jugées inférieures et nuisibles.



LE DANGER DU « JUDÉO-BOLCHEVISME »

L'histoire du monde se résume pour les nazis à une « guerre des races ». Dans cette « guerre », l'« aryen » ne craint pas les races de couleur, noires ou jaunes, considérées comme inférieures. Le véritable péril est plutôt incarné, dans l'imaginaire nazi, par les Juifs. Cette haine nazie envers les Juifs est puisée dans un antisémitisme déjà largement et depuis longtemps répandu à travers toute l'Europe. Il n'est donc pas étonnant qu'un mouvement aussi profondément raciste que le nazisme soit également antisémite. Toutefois, l'idéologie nazie a ceci de particulier que, très rapidement, ses créateurs, Hitler en tête, vont associer l'hostilité irrationnelle envers les Juifs à la peur du communisme, en présentant ces deux éléments comme les deux composantes indissociables d'un même système : le « judéo-bolchevisme ».

Au sortir de la Première Guerre mondiale, Hitler est ce que l'on pourrait appeler un antisémite « classique ». Ses attaques, comme celles de beaucoup d'autres, visent principalement le « capitalisme financier juif », responsable à ses yeux du financement de la Première Guerre mondiale, de la défaite de l'Allemagne et de la mort de millions de soldats allemands. Le Juif est donc caricaturé comme le riche banquier qui dirige le monde par le pouvoir

L'EXALTATION DE LA FORCE

de l'argent. Ce n'est qu'au début des années 1920 que Hitler fait le lien entre judaïsme et communisme. Ce lien permet à la propagande nazie de ratisser très large : la dénonciation du « capitalisme financier juif » trouve souvent un écho favorable au sein des classes laborieuses, tandis que la condamnation du communisme, autre soi-disant invention juive, rassure les élites et la bourgeoisie conservatrices.

LA CONQUÊTE D'UN « ESPACE VITAL » OU LA THÉORIE DU LEBENSRAUM

Pour Hitler, la lutte contre le « judéo-bolchevisme » implique nécessairement que l'Allemagne nazie, à un moment ou à un autre, entre en conflit avec la Russie. Cette dernière terrassée, les territoires conquis et épurés de ces soi-disant éléments corrupteurs (les Juifs et les communistes) doivent constituer l'« espace vital » (*Lebensraum*) nécessaire au développement du peuple allemand et de la race « aryenne ». Le combat contre le « judéo-bolchevisme » doit donc conduire, dans l'esprit des nazis, à une domination allemande à l'échelle européenne.

LE CULTE DU CHEF OU LE FÜHRERPRINZIP

Le nazisme, comme le fascisme et le stalinisme, se caractérise également par un culte du chef. Le « principe du Führer » (*Führerprinzip*) est le mode de fonctionnement mis en place par Hitler pour la transmission des ordres et l'établissement de la hiérarchie. Pour Hitler, il n'y a pas d'égalité entre les races et les hommes. Un supposé « principe aristocratique de la nature » fait que certaines « races » (la « race aryenne ») sont supérieures aux autres et que certains individus (ceux qui sont racialement purs) sont « naturellement » appelés à dominer leurs semblables. Ce principe du chef donne le pouvoir aux « plus forts ». Mais qui sont les « plus forts » ? Ceux qui ont réussi à devenir chef, tout simplement. Cette conception aristocratique du chef est appliquée dans toute la hiérarchie du III^e Reich.

En gros, on peut dire qu'à partir de 1928 (année à laquelle il devient le chef incontesté), le parti nazi, c'est Hitler et qu'à partir de 1933 (année à laquelle il accède au pouvoir), l'État allemand, c'est Hitler.

Un autre trait du régime nazi (qu'il partage d'ailleurs avec les régimes communiste et fasciste) est sans nul doute le recours à la violence (y compris physique) dans le champ politique. La violence fait partie intégrante du combat politique – expression prise au pied de la lettre – et est perçue comme une normalité. Pour le nazisme, la nature est hostile : seuls les plus forts peuvent survivre et s'imposer, d'où une exaltation de la force virile dans de nombreux discours nazis et un recours fréquent à la violence dès la naissance du mouvement.

LE REJET DE LA DÉMOCRATIE

Conséquence du point précédent, la démocratie est perçue par les nazis comme un système « faible » et « défaillant » : les problèmes ne peuvent être réglés que par la force, selon eux, et certainement pas par le débat, la négociation et le compromis. Dès les premières années, les militants nazis constituent une milice (« la SA ou section d'assaut ») destinée officiellement à maintenir l'ordre lors des meetings mais qui avait également pour mission de perturber violemment les rencontres et animations des partis adverses, en particulier le parti communiste allemand.

Une fois arrivés au pouvoir, les nazis traduisent leur hostilité pour la démocratie par l'instauration d'une dictature et par une répression particulièrement brutale.

LE SEXISME

La valorisation de la force virile a aussi pour conséquence une dévalorisation du statut de la femme au sein de la société nazie. Pour Hitler, la femme n'est respectable qu'en tant que mère et femme de pure souche « aryenne » ; son seul rôle d'importance, aux yeux des nazis, est de préserver et de perpétuer la « race pure » allemande. Dès le plus jeune âge, les femmes sont embrigadées dans les associations nazies : l'association *Bund deutscher Mädel*, « Association des jeunes filles allemandes », accueille petites et jeunes filles par centaines de milliers et les éduque dans l'esprit nazi. Les jeunes filles doivent voir dans les Juifs et les marxistes les ennemis mortels de leur peuple et en Hitler le héros sauveur de l'Allemagne qui exerce une grande fascination sur les femmes allemandes. Par ailleurs, des mouvements nazis embrigadent les femmes au foyer et les « éduquent » dans le sens voulu : cours de cuisine, couture, repassage. ■■■



La répression nazie

LES CAMPS DE CONCENTRATION

Au sein d'un régime totalitaire qui place l'ensemble de la population allemande sous le joug de nazis omnipotents, le système concentrationnaire participe à l'instauration d'un climat de peur permanente et constitue par ailleurs un facteur de répression redoutable et redouté.

Par système concentrationnaire, il faut entendre l'organisation nazie des camps de concentration d'une part et des camps d'extermination de l'autre. Il s'agit en effet de processus parallèles distincts, quoiqu'avec de multiples points d'interférence. Si les camps de concentration sont des camps de travail – ou plutôt des camps d'extermination par le travail – les camps dits d'extermination sont de réels centres industriels de mise à mort par le gaz ; la genèse, le fonctionnement et la finalité de ces deux types de structure leur sont donc spécifiques.

L'esquisse d'un bilan statistique des victimes de la déportation reste difficile à établir. On ne peut en effet tabler que sur des évaluations approximatives qui fixent cependant à environ dix millions le nombre de personnes qui n'en reviendront pas !

Organisation des camps de concentration

Le gigantisme du système concentrationnaire, sa diversité, ses objectifs divergents et son historique évolutif rendent évidemment impossible tout récit descriptif homogène de l'organisation et de la vie quotidienne dans les camps. Au-delà des spécificités, il est néanmoins des généralités qui prévalent et c'est de celles-là dont nous faisons la synthèse dans la présente note.

L'Europe occupée compte en effet environ 2 000 camps et *Kommandos* annexes classés en trois catégories de « pénibilité ».

1. Les complexes de **catégorie I** sont destinés aux détenus peu chargés ou très susceptibles de s'amender et ayant des peines légères (ex. : Dachau, Sachsenhausen et Auschwitz I).
2. La **catégorie II** est réservée aux prisonniers lourdement chargés, cependant encore susceptibles d'être rééduqués (ex. : Buchenwald, Flossenbürg, Neuengamme et Auschwitz-Birkenau).
3. Enfin sont envoyés en **catégorie III** les individus lourdement chargés et jugés irrécupérables (ex. : Mauthausen).

Population des camps de concentration

Si le point commun entre la déportation politique, voire sociale et la déportation raciale est l'arrachement de la personne à sa maison pour son maintien en détention, il existe entre elles une différence de motivation, de planification et de traitement. Mais tous portent, habituellement cousu sur le droguet, un triangle de tissu dont la couleur indique le motif de leur déportation.



Triangle rouge.

La déportation est d'abord politique. Les tout premiers prisonniers sont des opposants allemands au nazisme. Ils sont communistes, sociaux-démocrates, résistants ou suspectés de l'être et, dans les camps, ils portent un triangle rouge. Les résistants étrangers qui les rejoignent par la suite portent le même triangle rouge augmenté de l'initiale de leur pays d'origine. À partir de 1941, au lendemain de la promulgation du décret *Nacht und Nebel*¹, les lettres « NN » sont inscrites dans le dos des prisonniers politiques considérés comme particulièrement dangereux et *de facto* plus durement traités encore.

1. Le décret *Nacht und Nebel* (trad. : « Nuit et Brouillard ») tire son nom de la *Tétralogie* de Wagner et prévoit les modalités de l'extinction des opposants politiques réputés dangereux et dès lors condamnés à disparaître dans la nuit et le brouillard.

Triangle noir

À la fin de l'année 1933, le principe d'internement est étendu de l'épuration politique à l'épuration sociale; c'est ainsi que sont arrêtés et flanqués du triangle noir les « asociaux » : vagabonds, mendiants, prostituées et souteneurs.

Triangle vert

Sont, en outre, transférés dans les camps des criminels de droit commun. D'ailleurs, il leur échoit, très souvent, la surveillance des autres détenus.

Triangle rose

Les homosexuels d'origine germanique sont également concernés. Persécutés depuis l'avènement du III^e Reich, l'État réprime, à partir de 1935, non plus seulement les actes commis mais aussi les personnes en tant que catégorie qui, dans les camps, est identifiée par un triangle rose. On reproche aux hommes homosexuels non pas tant leur préférence sexuelle mais bien l'entrave qu'ils représentent

à la politique nataliste de Hitler; les lesbiennes, plus rarement visées sont, le cas échéant, considérées comme des asociales.

Triangle violet

Le triangle violet est réservé aux Témoins de Jéhovah, inquiétés parce que leur conviction leur interdit de servir tout idéal politique et de faire allégeance au Führer.

Triangle bleu

Les triangles bleus sont les républicains espagnols qui, ayant fui leur pays devenu une dictature, se voient déchus de leur nationalité par Franco; or, un accord hispano-allemand prévoit leur déportation en cas de capture en territoires occupés.

Triangle marron

La déportation raciale représente l'ultime étape avant les assassinats perpétrés dans les centres de mise à mort immédiate; Juifs et Tsiganes en sont les victimes. Les prétextes de la persécution des Tsiganes évoluent de la lutte contre les asociaux vers le racisme. Ainsi initialement portent-ils dans les camps un triangle noir, puis un triangle marron. D'abord arrêtés pour leur marginalité, certains sont durant la guerre massacrés par les *Einsatzgruppen*, des groupes d'intervention nazis, d'autres sont parqués dans des ghettos et plusieurs milliers sont exterminés par le gaz.

Étoile de David

Le sort des Juifs suit le même canevas que celui des Tsiganes. Mis au ban de la société, ils sont discriminés et il en est qui sont déportés dès les premiers temps du nazisme, mais moins en raison de leur judaïté que de leur potentielle opposition au régime. Ensuite, le système d'extermination se met en place : *Einsatzgruppen*, ghettos et gaz.

LES CENTRES D'EXTERMINATION

La finalité proclamée de l'idéologie nazie est d'ordre racial. Elle prétend établir pour 1 000 ans la prééminence de la race aryenne qu'il s'agit d'abord d'épurer; sont dès lors visés les Allemands considérés comme indignes de vivre. Son épanouissement exige en outre un espace vital qu'il faudra coloniser, mais aussi l'éradication totale ou partielle des habitants répertoriés parmi les « races inférieures ».

Si dès 1939, la ghettoïsation des Juifs est la phase initiale d'un plan génocidaire, les massacres perpétrés par les *Einsatzgruppen* à partir de 1941 en sont assurément la première forme. On désigne d'ailleurs souvent cette initiative meurtrière sous le terme de « Shoah par balles ». Les tueurs présentant cependant des signes de névrose, les fusillades sont alors abandonnées au profit de l'usage de camions à gaz pour « épargner la sensibilité de ces hommes ».

C'est vraisemblablement durant la fin de l'année 1940 que la décision de passer à une extermination planifiée, organisée et industrielle est prise. À quel moment précis et de quelle manière exactement ? Nous l'ignorons; la fameuse conférence de Wannsee du 20 janvier 1942 n'ayant en réalité porté que sur la coordination de la déportation des Juifs d'Europe. Le premier centre de mise à mort est installé en

Pologne, à Chelmno, fin 1941. Parce qu'ils ne peuvent se reposer sur aucun modèle préexistant, les nazis prévoient de faire l'amalgame de trois programmes auxquels ils ont déjà eu recours : le système concentrationnaire, les expériences d'émigration et l'assassinat au monoxyde de carbone déjà perpétré sur les Allemands et Allemandes handicapés mentaux et physiques. De la combinaison de ces trois éléments résulte la création d'usines de la mort, toutes situées en Pologne. Ce choix géographique est le résultat de contingences historiques et logistiques : historiques car la Pologne est un territoire qui n'a pas seulement été occupé mais bien en majeure partie annexé au Reich; logistiques car il s'agit du pays comptant le plus de ressortissants de confession juive sur son territoire. Les centres d'extermination seront en définitive au nombre de six : Chelmno, Belzec, Sobibor, Treblinka et les deux camps mixtes (alliant les fonctions de camp de concentration et d'extermination) : Auschwitz-Birkenau et Lublin-Majdanek. ■ ■ ■



Natzweiler-Struthof



Le camp du Struthof

CONSTRUCTION¹

Si à partir de 1933 les premiers camps sont construits à la hâte en réaffectant des bâtiments préexistants (Dachau, Oranienburg), dès 1935 et leur gestion « professionnalisée » par Heinrich Himmler, ils voient le jour sur des sites choisis au gré des besoins et de la situation géographique des lieux tandis que les éventuelles bâtisses existantes sont intégrées au nouvel édifice.

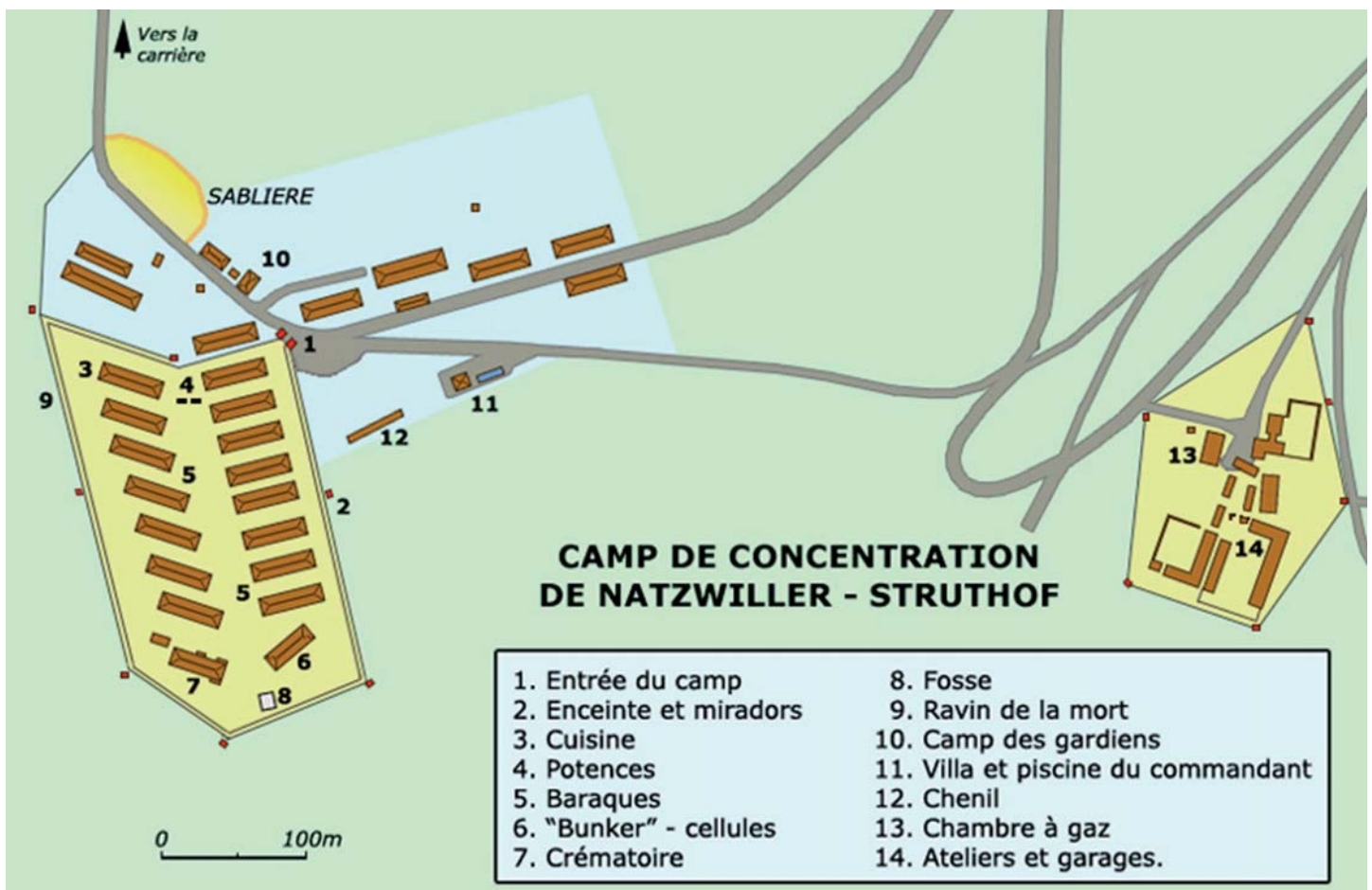
1. Essentiellement d'après : www.struthof.fr, consulté en septembre 2015 et STEEGMANN, Robert, Struthof. Le KL-Natzweiler et ses Kommandos : une nébuleuse concentrationnaire des deux côtés du Rhin 1941-1945, Strasbourg, La Nuée Bleue, 2005.

Ainsi, forts de la découverte, en 1940, d'un filon de granit rose par l'ingénieur SS Blumberg dans la région du Bas-Rhin, les nazis imaginent installer là un camp de concentration. Et c'est le site du lieu-dit « Struthof », dans la commune de Natzweiler à 60 km de Strasbourg, qui est retenu. Culminant à 750 m d'altitude, sur le mont Louise, le Struthof est à cette époque – et depuis 1829 – une station de sport d'hiver très prisée de la petite bourgeoisie.

Là, en mars 1941, Himmler, décide de l'édification d'un camp de concentration de type III, soit la catégorie la plus sévère. Bien qu'il constitue, a priori, un terrain peu favorable, l'endroit répond néanmoins à deux conditions importantes : de bonnes connexions avec l'infrastructure et un isolement relatif il se situe en effet à 8 km de la gare de Rothau et se trouve donc en ligne de chemin de fer directe depuis Strasbourg et est isolé par des barrières naturelles évidentes.

Un premier puis un deuxième convoi de 150 hommes chacun arrivent de Sachsenhausen (près de Berlin) respectivement les 21 et 23 mai 1941 ; l'administration SS est alors logée à l'hôtel du Struthof et les déportés dans ses dépendances. L'année 1941, celle de la création du camp et du début de sa construction, voit ainsi passer au total 546 détenus issus exclusivement de trois camps : Sachsenhausen, Buchenwald (près de Weimar) et Dachau (près de Munich). La date de l'édification du camp proprement dit reste précisément inconnue, mais il est à peu près certain que, dès le début de 1942, le premier Block, la cuisine et l'enceinte de

barbelés sont érigés. 1943 marque à plus d'un titre un tournant dans l'histoire du Struthof. D'une part, le nombre de prisonniers croît de manière exponentielle avec 4809 arrivées, la construction du camp principal prend fin, l'installation de nouveaux Kommandos annexes débutent, enfin, une chambre à gaz est aménagée dans l'enceinte de l'ancienne salle des fêtes afin d'y procéder à des expériences menées sous l'égide du professeur Hirt de la faculté de médecine de l'Université de Strasbourg. 1944 ancre les réalités nées un an plus tôt : la population concentrationnaire continue d'exploser et l'exploitation massive de la main-d'œuvre dans un objectif de « guerre totale » est manifeste, notamment par le développement du réseau des Kommandos qui, à partir de septembre 1944, conduit à un essaimage du camp principal en un camp multicéphale, tant sur le plan de l'administration que de la détention. Bien que d'abord reliés au pôle central, les Kommandos se multiplient de façon telle qu'ils finissent par constituer de réelles entités autonomes à partir de février 1945. Cette indépendance est d'autant plus effective que l'avancée des Alliés qui, tant à l'Est qu'à l'Ouest, se fait de plus en plus pressante, a déjà conduit l'Allemagne à entamer l'évacuation du camp souche dès le 1er septembre 1944 alors que les camps annexes restent en fonction jusqu'au printemps 1945.





Organisation du camp

VUE GÉNÉRALE

Le Struthof est en vérité le camp central d'un complexe beaucoup plus vaste qui compte non moins de 70 Kommandos; faisant l'objet d'un chapitre spécifique, ces derniers ne sont donc pas détaillés à ce stade mais bien ultérieurement.

Bien que délibérément choisi par les nazis pour y ériger un centre concentrationnaire, le site du camp-mère du Struthof présente toutefois quelques inconvénients : un dénivelé de près de 20% entre le haut et le bas et une liaison routière médiocre depuis la gare de Rothau notamment. C'est pourquoi la construction d'une route et d'importants travaux de terrassement sont immédiatement entrepris dès l'arrivée des premiers détenus.

Durant toute cette période d'édification du camp, l'administration SS est installée dans les bâtiments de l'hôtel Struthof tandis que les détenus, eux, sont parqués juste en face, dans la salle des fêtes qui deviendra plus tard la chambre à gaz.

Cerclé par une double enceinte de barbelés électrifiés ponctuée de huit miradors, le camp, dans sa forme la plus achevée, s'articule autour de 15 Blocks en bois et de deux Blocks en béton qui renferment, tout en bas, de part et d'autre d'une

fosse aux cendres, un bunker et un crematorium. Un portail de bois à double battant se dresse sur une entrée qui s'ouvre elle-même sur une allée longeant la partie supérieure du camp. De cette allée, en son début et en sa fin, ont été tracés deux couloirs permettant d'accéder, pour le premier, aux Blocks 1 à 8 placés perpendiculairement et, pour le deuxième, à la cuisine ainsi qu'aux Blocks 9 à 14 disposés en diagonale. Entre les baraques, huit espaces reliés entre eux par quelques marches d'escalier font office de place d'appel car, de manière assez singulière, le Struthof ne possède en effet pas de place unique pour le rituel des comptages. Bref, ce sont en définitive 17 bâtiments qui ont donc été construits sur une superficie très réduite – à peine un hectare – et qui épousent un plan rectangulaire aux angles nord-est et sud-est néanmoins cassés en raison de la forme originelle du terrain.

À l'extérieur du camp, prennent place, à l'intérieur d'une autre enceinte ici non-électrifiée, des

bâtiments spécifiques destinés aux SS : bureaux administratifs, logistiques et de services, ateliers artisanaux, dépôts pour le stockage de charbon et même un chenil. Plus précisément le long de l'allée qui mène au portail, on trouve encore le poste de commandement, les chambres, la cantine, l'infirmerie et la salle de cinéma exclusivement réservés aux nazis, bien sûr. Enfin, à proximité du chenil, une villa. C'est la villa Ehret habitée par le commandant du camp et sa famille; elle est dotée d'une piscine, de jardins et dispose d'une ligne téléphonique et télégraphique.

À tout cela, il faut encore ajouter les infrastructures aux abords de la carrière, située à environ 800 m du camp et organisées de manière strictement rectangulaire à l'intérieur d'une enceinte ponctué de trois portails d'entrée. Là, ce sont 13 Blocks plus petits que ceux du camp-mère qui ont été aménagés pour l'exploitation de la carrière au profit de la firme DEST et, plus tard, pour la réparation des moteurs d'avions Junkers. Ils comptent également un bâtiment alloué aux SS et un autre destiné à l'intendance ainsi que deux dépôts situés plus à l'écart qui servent à entreposer les explosifs utilisés à la carrière.

En somme, on peut dire que le complexe concentrationnaire du Struthof est structuré autour de trois espaces : l'espace des détenus (le camp proprement dit), l'espace des SS (la zone alentour) et l'espace du travail (la carrière).

LES BLOCKS

Les Blocks s'apparentent à des baraques préfabriquées en bois. Ils sont de plan rectangulaire et s'étendent sur environ 45 m de long et 12,5 m de large. Là, l'effectif « normal » prévoyait d'abriter entre 200 et 250 personnes; or, en période de saturation, la densité a parfois été multipliée par trois. L'agencement de l'espace est caractéristique du modèle déjà imposé ailleurs et s'organisent autour de deux ailes, A et B, correspondant à deux chambrées contraintes de partager, sauf le cas des Blocks 2 et 3, les mêmes installations sanitaires rudimentaires et le même réfectoire.

LE REVIER

L'affectation des Blocks évolue cependant au gré du développement du camp. Ainsi, par exemple, en raison du nombre croissant de détenus, et donc de malades, le Revier occupe par moment jusqu'à six baraques : les activités de « médecine » et de « chirurgie » occupent peu à peu les Blocks 3 à 6 tandis que les Blocks 7 et 8 sont réservés aux typhiques et tuberculeux. Le Revier est davantage un lieu de sélections, d'expériences médicales et d'abandon. En somme, il s'agit plutôt d'un mouvoir que d'une réelle infirmerie où l'hygiène la plus élémentaire n'est pas respectée, où les médicaments

et les ustensiles sont en quantité insuffisante et où les traitements sont rarement appropriés.

Le médecin SS et son assistant infirmier sont rarement en contact avec les prisonniers; leurs soins sont en effet davantage administrés aux gardiens et, à partir de 1942 d'ailleurs, les malades concentrationnaires ne sont plus exclusivement traités que par des médecins et infirmiers détenus eux-mêmes, professionnels de formation ou non. Les pathologies les plus fréquentes sont évidemment liées à la malnutrition, aux infections cutanées et aux épidémies qui se répandent, précisément, par la conjonction de la faim, de l'absence d'hygiène, de l'entassement des personnes et de quarantaines mal observées.

LE BUNKER



Véritable prison dans la prison, le Bunker est construit en 1943, avant cette date les hommes punis étaient envoyés au Block 6 qui servait à la fois de quarantaine et centre pénitentiaire. Le Bunker se compose de 20 cellules réparties sur les deux ailes du bâtiment et, dans ces espaces d'une superficie de 16 m², étaient parfois entassés près de 20 déportés! Chacune des pièces compte un petit réduit d'environ 1,30 m de haut et d'une capacité totale de 0,5 m³ fermé par une porte métallique perforée; il semble a priori destiné au chauffage du local, or rien n'indique qu'il était effectivement chauffé. On sait par ailleurs que ces endroits mal aérés, puants, inconfortables, ont servi à enfermer des détenus avant leur exécution dans le but d'un avilissement total. Ainsi l'un d'entre eux fut-il maintenu dans cette situation – qui ne permettait ni de se coucher, ni de se lever mais d'à peine rester inconfortablement assis, voire recroquevillé – pendant 42 jours!



LE CRÉMATOIRE



Avant la construction d'un crématoire in situ, les cadavres étaient d'abord transportés vers le crématoire municipal de Strasbourg-Robertsau puis, parce que le nombre de dépouilles rend rapidement la manœuvre ingérable, vers un crématoire provisoire installé à moins de 100 m de l'hôtel Struthof. Enfin, en 1943, un dernier Block est construit pour accueillir le crématoire définitif et autonome du camp. Cette initiative correspond à l'explosion du nombre de prisonniers, et donc de morts, ainsi qu'au lancement et ensuite à l'intensification des expériences pseudo-médicales menées sur place et qui nécessitent, elles aussi, un devoir discrétionnaire.

Les corps, entreposés dans une morgue souterraine, sont montés par une trappe en bois via une civière monte-charge en métal; ils sont ensuite brancardés et incinérés par un Kommando de détenus. Le four est constitué d'un foyer chauffé au coke. La chaleur dégagée est récupérée pour chauffer à la fois le bâtiment et un ballon d'eau qui alimente une salle de douches. Le cynisme nazi conduit donc jusqu'à permettre aux nouveaux arrivants de se rincer grâce à l'eau chauffée par la crémation de leurs compagnons d'infortune, tandis que les cendres sont soit placées dans des urnes pour être revendues comme prétendues telles aux seules familles de victimes allemandes, soit, pour les autres, jetées dans une fosse en bas de la pente du crématoire.

Le Block crématoire est divisé en deux ailes. La partie gauche, qui communique avec la salle d'incinération, compte une dizaine de pièces dont la salle des urnes et les salles d'expérimentations « scientifiques ». La partie droite, isolée du reste par un mur, recense également dix locaux principalement affectés aux installations sanitaires; c'est là que se pratiquait la douche et la désinfection des nouveaux venus.

LA CHAMBRE À GAZ

Bien qu'il s'agisse d'un camp de concentration et non d'extermination, une chambre à gaz a bel et bien été construite au Struthof, à l'intérieur d'un bâtiment déjà existant à l'époque où le Struthof était une destination de vacances : l'ancienne salle des fêtes de l'hôtel. Sa localisation isolée, à l'écart-même du camp principal, ainsi que l'allure de la bâtisse, qui ressemble à une maisonnette quelconque, répondent aux exigences du « secret » à préserver; car, en effet, les chambres à gaz, comme tous les autres lieux d'exécution, étaient toujours dissimulés. Sa mise en œuvre satisfait en réalité non pas une volonté d'extermination massive mais une demande de la faculté de médecine de l'Université de Strasbourg désireuse de pratiquer, par ce biais, toute une série de recherches.

Cette chambre à gaz s'apparente à un cube d'environ

9 m² pavés de faïence blanche prenant place à l'intérieur d'un premier espace. Elle a servi pour les expériences menées par le professeur Bickenbach d'une part et par le professeur Hirt de l'autre. Le premier l'utilise au printemps 1943 afin de tester les effets du gaz phosgène principalement sur des Tsiganes. Le second, quant à lui, pratique des expériences sur l'ypérite, mieux connu sous le nom de gaz moutarde, et des recherches anatomiques qui le conduisent, afin de constituer une « collection de crânes juifs », à gazer en août de la même année 86 des 87 Juifs transférés d'Auschwitz à cette fin – l'un d'entre eux a cependant été fusillé avant pour cause de rébellion. Dans une salle voisine, on peut observer l'existence de trois cuves carrelées d'une profondeur de 1,70 m et fermées par une porte en bois. Bien que l'on soit certain qu'elles ont été maçonnées durant la guerre et qu'elles correspondent aux modèles de bacs de conservation des cadavres baignés dans du formol dans les instituts d'anatomie, on ignore toujours à quel usage elles étaient destinées.





Fonction du camp

En janvier 1941, Heydrich, qui dirige l'Office central de la sécurité du Reich, organise la classification des camps de concentration en trois catégories suivant le degré de « dangerosité » des détenus : dans la catégorie I, Auschwitz I (près de Cracovie, en Pologne), Dachau (près de Munich, en Allemagne); dans la catégorie II, Buchenwald (près de Weimar, en Allemagne), Auschwitz II (près de Cracovie, en Pologne); catégorie III, Mauthausen (près de Linz, en Autriche) et le Struthof.

Cependant, cette catégorisation ne reflète pas forcément la réalité. Ravensbrück, par exemple, en tant qu'unique camp de femmes à cette époque, n'appartient à aucune catégorie.

Le Struthof est donc un camp de type III, soit particulièrement sévère du fait de sa petitesse il est en effet difficile pour les détenus de se « fondre dans la masse », de sa géographie les dénivellations compliquent la circulation et intensifient les efforts physiques à fournir, de la pénibilité des traitements infligés aux déportés, principalement des résistants considérés comme des ennemis à abattre, de la désignation de prisonniers de droit commun sans

scrupules pour occuper les postes de kapos, et de la nature du travail, notamment dans la carrière. Ces éléments expliquent évidemment l'important taux de mortalité qui atteint près de 43% : on recense effectivement environ 22 000 décès parmi les 52 000 hommes passés par le camp souche ou l'un de ses Kommandos satellites.

Le Struthof est donc d'un camp de concentration répondant à la fois à une opportunité d'exploiter une main d'œuvre concentrationnaire corvéable à merci et à la volonté d'avilissement de toute forme d'opposition au régime nazi.

Population

Les premiers détenus sont envoyés au Struthof via deux convois de 150 Allemands et Autrichiens issus du camp de Sachsenhausen (près de Berlin) en mai 1941. D'autres hommes suivront encore la même année, toujours en provenance de Sachsenhausen, mais aussi de Buchenwald (près de Weimar) et de Dachau (près de Munich).

Leurs tâches : édifier un camp sur le site et construire une route sur les 8 km qui séparent les lieux de la gare de Rothau. En 1942, la population s'intensifie et, en 1943, elle explose. Cette année-là en effet arrivent 4 809 personnes parmi lesquelles beaucoup de « NN », c'est-à-dire des résistants ainsi qualifiés sur base du décret Nacht und Nebel et reconnus comme particulièrement dangereux par le régime nazi. À partir de ce moment, les concentrationnaires seront toujours plus nombreux et le camp demeurera saturé en permanence.

En interne, une hiérarchisation s'établit entre les prisonniers, encouragée par les SS, en fonction de leur catégorie – essentiellement des « triangles rouges » (opposants politiques) et des « triangles verts » (criminels de droit commun) – et de leur nationalité. Afin de maintenir la terreur à tout instant dans le camp et d'écraser toute tentative de camaraderie susceptible de se transformer en noyau de résistance, les SS ont recouru à des kapos et à des doyens de Block qui ont pour mission de surveiller leurs pairs et de rapporter les manquements aux gardiens SS. Ils sont également responsables de la qualité et de la quantité de travail fourni, de

l'ordre et de la propreté des dortoirs. Au Struthof, comme dans la plupart des cas, ces fonctions sont octroyées aux « triangles verts » qui de facto avaient des prédispositions à la violence et qui, selon la volonté du Reich, noircissaient par conséquent admirablement bien l'atmosphère qui devait régner dans les camps.

De manière générale, on peut considérer que, avec 31 nationalités recensées, la population concentrationnaire du Struthof est particulièrement internationalisée. Majoritaire, la déportation politique représente 60 % (dont 6,5 % de Juifs et 4,9 % de « NN ») tandis que la déportation raciale compte pour 11 %, que les autres catégories rassemblées atteignent 11,3 %, alors que 17,7 % des personnes sont de catégorie non précisée. Parmi les prisonniers, le plus jeune avait 11 ans, le plus vieux 78 ans et le plus grand nombre d'entre eux était âgé de 20 ans.

On ne trouve aucune femme au camp central. En revanche, plus de 3 000 sont passées par cinq de ses Kommandos annexes : Calw, Geisenheim, Ebange, Geislingen et Frankfort Waldorf.

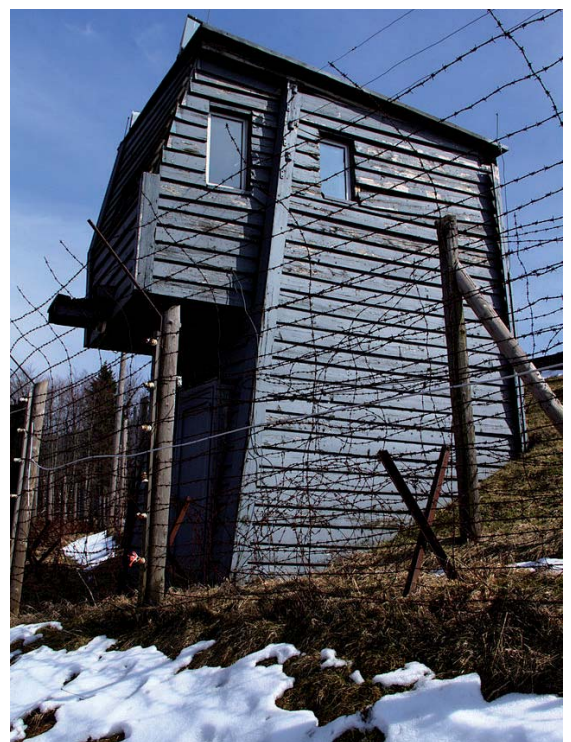
Le Struthof est classé par l'administration SS « camp de catégorie III », ce qui correspond au degré de sévérité le plus important. Il s'agit effectivement d'un camp où les personnes considérées comme irrécupérables par le régime nazi, sont condamnées à une « destruction » certaine par le travail ou d'une autre façon. Elles sont très durement traitées, ne bénéficient d'aucune « faveur » et ne sont, en définitive, plus reconnues en tant qu'êtres humains.

À leur arrivée à la gare de Rothau, après un harassant et souvent meurtrier voyage ferroviaire, les déportés encore vivants sont accueillis par une pluie de coups de bâton. La montée vers le camp se fait à pied ou parfois en camion. Ils sont ensuite publiquement déshabillés, sauvagement rasés de haut en bas et invités à prendre une douche de désinfection qui alterne jet brûlant et flot glacial. Un uniforme bien souvent complètement usé leur est remis, de même qu'une paire de mutilantes claquettes de bois. Ainsi parés, ils reçoivent un numéro de matricule, subissent un interrogatoire musclé et sont placés en quarantaine afin de leur signifier que le processus de déshumanisation a bel et bien commencé !

Après cette « période d'initiation », les détenus intègrent un baraquement et entament leur vie concentrationnaire. Il leur faut maintenant apprendre les codes de cette nouvelle société et tenter de comprendre les ordres hurlés en allemand et accompagnés de maltraitements en tous genres. En 1944, le camp renferme 6 050 prisonniers installés dans treize baraques et demie ; les dortoirs comptant une superficie de 137,5 m², il en résulte que l'espace moyen est réduit à 0,61 m² par personne. De même, alors que les châlits à trois étages sont à peine larges de 0,80 m, chaque lit est occupé par deux voire trois déportés ! Ces mesures en disent long sur les conditions de logement, sur l'absence d'intimité et d'hygiène qui règne en ces lieux. Cet entassement favorise par ailleurs l'augmentation du taux d'anhydride carbonique dans l'air est par conséquent vecteur de maladies infectieuses.

Le quotidien est réglé par des directives générales bien que des particularités soient plus spécifiques à l'une ou l'autre période. Une journée « classique » se déroule néanmoins habituellement comme suit : réveillés à 4 h en été et à 5 h en hiver, les prisonniers se rincent à l'eau glacée, avalent un demi-litre d'ersatz de café puis se rendent sur les places d'appel où tous sont comptés, y compris les morts de la nuit. Débute alors une longue et pénible

journée de travail qui ne s'interrompt qu'à midi par un maigre dîner et un nouvel appel. Le soir, avant de « souper », les détenus, épuisés, se traînent une dernière fois jusqu'aux places d'appel. Ce moment, terrible, peut en effet s'éterniser pendant des heures lorsqu'un prisonnier exécute mal le salut ou que les gardiens ont tout simplement envie de s'amuser. Officiellement jour de repos, le dimanche n'est toutefois pas synonyme d'inaction pour les déportés : les SS leur donnent en effet souvent à effectuer des tâches inutiles et humiliantes. À ces rituels bien rodés qui alternent période d'intense frénésie et longue période d'attente, s'ajoutent la difficulté de supporter l'obsession de la faim et la permanence de la douleur ; tout cela dans des conditions météorologiques extrêmes : le thermomètre pouvant effectivement osciller entre -20° en hiver et 30° en été.



Travail

Outre la fonction répressive du camp, les prisonniers constituent une importante réserve de main-d'œuvre et sont répartis en unités de travail forcé : les *Kommandos*. Parmi les *Kommandos* de travail du camp souche, certains sont liés aux besoins du camp (construction, entretien, services), et d'autres dépendent d'usines SS ou privées.

Les premiers concentrationnaires sont chargés de construire leur propre espace d'internement. À cette fin, ils s'attèlent à l'aménagement de terrasses sur un terrain en pente qui aura, au préalable, été défriché en creusant le roc. Ils construiront également la route qui mène de la gare de Rothau au lieu-dit Struthof ainsi que celle qui relie le site à la carrière de granit. En 1943, ils sont chargés de creuser, peu avant l'entrée et le portail du camp, une excavation de plusieurs mètres de profondeur. Cette cave souterraine, plus communément appelée « cave à pommes de terre », est composée de nombreuses longues alvéoles coulées dans le béton. Cela dit, contrairement à ce que son nom indique et bien qu'on ignore la fonction à laquelle elle était réellement destinée, cette infrastructure n'a jamais servi au stockage de pommes de terre. Le comblement du « ravin de la mort » fut lui aussi très meurtrier. Situé le long du chemin menant du haut du camp vers le Block crématoire, il fut comblé par les innombrables brouettes de pierres déversées par des prisonniers trop souvent victimes de la cruauté des kapos. Ceux-ci s'amusaient en effet régulièrement à pousser les malheureux par-delà les barbelés, les conduisant ainsi à être fusillés pour tentative d'évasion. Les *Kommandos* d'entretien et de services au camp sont généralement plus réduits et moins pénibles ; y être affecté peut effectivement constituer une chance d'échapper aux brimades et une possibilité d'améliorer ses conditions de détention. Ainsi les postes en cuisine sont-ils particulièrement prisés en raison de la possibilité qu'ils offrent de détourner des vivres ; d'autres, comme les tisseurs, le sont aussi parce

qu'ils s'effectuent au sein de locaux chauffés ; enfin, les attachés d'administration, de par leurs contacts permanents avec les SS, jouissent de certains privilèges : accès aux douches, etc.

Le principal *Kommando* du camp souche est cependant attaché à la carrière pour le compte de la société DEST. Dès le printemps 1942, après la construction du complexe concentrationnaire et l'aménagement de l'espace, l'extraction du granit est donc entamée. Ainsi plus d'un millier de détenus, ouvriers qualifiés ou manœuvres, sont-ils encadrés par des travailleurs civils, contremaîtres et ingénieurs employés par la firme. La majorité des nouveaux arrivants sont le plus souvent affectés comme manœuvres pour casser la pierre, tirer des wagonnets ou pousser des brouettes, un travail assurément exténuant. Mais, bientôt, en raison d'une guerre qui s'éternise, décime les troupes et épuise les arsenaux militaires, le Reich choisit plutôt d'user la main-d'œuvre de ses déportés au service des secteurs liés à l'armement et à l'aviation. L'exploitation de la pierre est par conséquent de plus en plus « concurrencée » par des activités plus lucratives et plus stratégiques au profit des ateliers Junkers-Werke, spécialisés dans la réparation de moteurs d'avion. Enfin, parce que Strasbourg a connu, depuis 1942, une trentaine de bombardements aériens, des *Kommandos* mobiles sont également mis en place afin d'opérer des actions de déminage, de déblayage, nettoyage et autres remises en état des rues et des rails endommagés.

Camps annexes et Kommandos satellites

De manière générale, la plupart des camps comptent toute une série de camps annexes et/ou de *Kommandos* satellites dont la fonction et la durée d'existence peuvent être variables.

Certains, que l'on qualifie plus précisément de Kommandos, sont spécifiquement liés à l'accomplissement d'une mission bien déterminée (le déminage d'un terrain, la construction d'un chemin, etc.) au terme de laquelle ils sont abandonnés. D'autres en revanche, dits camps annexes, perdurent tant et si bien qu'ils acquièrent un réel statut, disposent d'une administration et jouissent d'une indépendance relative. Ils sont créés dans le but de répondre à un besoin de main d'œuvre investie souvent au départ au service de la SS et d'entreprises privées, puis soutenir l'effort de guerre.

Le complexe concentrationnaire du Struthof compte une septantaine de Kommandos satellites répartis à la fois en Allemagne, en Alsace annexée et, pour deux d'entre eux, en France occupée. Le premier ouvre le 15 décembre 1942 à Obernai, avec 200 déportés tandis que les structures de Calw et de Dormettingen sont encore créées le 1er janvier 1945 alors même que le camp central a été évacué en septembre 1944 et que son administration a été transférée à Guttenbach le 11 novembre 1944. En somme, et de façon assez singulière, les antennes du Struthof continuent à fonctionner et à se

développer de manière indépendante entre septembre 1944 et avril 1945.

La création d'un premier Kommando, à Obernai, répond à la volonté nazie d'installer dans le parc du château d'Oberkirch avoisinant des infrastructures capables d'accueillir d'abord une centaine de jeunes filles en formation pour devenir des auxiliaires de l'armée et de la SS, ensuite des baraques et une protection anti-aérienne. C'est donc à des travaux de construction et d'aménagement de locaux que ce Kommando s'attèle. Le travail effectué dans d'autres dépendances tendent également à garantir un service à la SS, c'est notamment le cas de Peltre et Metz, de Cernay, d'Iffezheim et de Bad Rappenau, d'Ellwangen et Heppenheim. Ailleurs en revanche, c'est l'exploitation économique et l'effort de guerre qui est visé. En effet, à Geisenheim et à Calw par exemple, des femmes arrivent respectivement d'Auschwitz (Pologne) et de Flossenbürg (Allemagne) afin d'être affectées à des usines de pièces détachées pour avions et de fabrication de munitions.

Résistance

La résistance consiste principalement en des tentatives d'amélioration des conditions de vie. Vu les efforts de la SS pour maintenir la terreur et instaurer une structure d'auto-administration du camp par les détenus eux-mêmes avec la création de certaines fonctions et avec la hiérarchisation des catégories de prisonniers, il s'est plutôt constitué des groupes d'affinités sociales, nationales ou politiques entre les personnes se faisant mutuellement confiance et non un réseau vaste de résistance organisée.

Le brassage de la population concentrationnaire, les changements d'affectation de Kommando de travail ou de Block dortoir rend cependant, et à dessein, cette solidarité fragile et précaire. C'est aussi à cette fin qu'il faut comprendre la grande circulation des déportés à l'intérieur du système concentrationnaire nazi ; le transfert de camps en camps est effectivement un élément fondamental de son fonctionnement et de son efficacité : rompre les « habitudes », les familiarisations, les potentielles chaînes de solidarité pour avilir toujours mieux, toujours plus fort !

Au quotidien, au Struthof, la résistance se traduit par le ralentissement ou le sabotage de la production en feignant de n'avoir pas compris les consignes ou en étant volontairement maladroit... Les évasions constituent également des actes posés de résistance. Les tentatives sont souvent nombreuses mais le taux d'échec est bien entendu élevé. On dénombre ainsi plus de 300 tentatives de fuite du complexe concentrationnaire entre 1941 et 1945 avec un pic représentant près de 85% du total lors des deux dernières années en raison de

l'extension du réseau de Kommandos satellites qui rend la surveillance plus difficile. Le camp-souche ne compte en effet qu'une seule évasion réussie, le 4 août 1942. Grâce à la complicité de certains codétenus, cinq hommes parviennent à rassembler vivres, essence, boussole, uniformes SS et vêtement civils et à fuir au volant d'un véhicule. Un seul sera rattrapé quelques jours plus tard et soumis à d'horribles tortures avant d'être pendu publiquement, pour l'exemple, le 5 novembre 1942.

Le nom du Struthof reste également tristement lié à l'exécution de nombreux résistants de réseaux extérieurs au camp. Ainsi, le 6 juillet 1944, quatre femmes du service britannique « SOE » qui avaient pour mission d'aider la Résistance française sont assassinées au camp. Deux mois plus tard, au cours de la nuit du 1er au 2 septembre 1944, 107 membres du groupe « Alliance » sont également arrêtés et fusillés dans les locaux de la morgue du camp central d'une balle dans la nuque alors que, la même nuit, ce sont encore trente-trois membres du groupe mobile « Alsace-Vosges » qui sont, eux aussi, abattus dans les mêmes conditions.



Le 1^{er} septembre 1944, l'ordre d'évacuer le camp central est donné. Six convois ferroviaires sont affrétés pour transférer chacun environ mille détenus vers le camp de Dachau, près de Munich en Allemagne.

Seuls 400 déportés sont maintenus sur le site et employés à la carrière ou plutôt par les ateliers de réparation de moteurs d'avion Junkers; ils seront toutefois rapidement hébergés exclusivement dans les baraques construites sur les lieux. À ce stade, les Kommandos satellites restent donc opérationnels; l'administration est même initialement confiée à Guttenbach avant de devenir itinérante à partir de février 1945.

L'évacuation des Kommandos est progressive entre septembre 1944 et avril 1945. Une première période correspond à la liquidation des Kommandos de la rive gauche du Rhin essentiellement vers Dachau

et, dans une moindre mesure, vers Buchenwald (près de Weimar, Allemagne) et Sachsenhausen (près de Berlin, Allemagne). Le début de l'année 1945 est marqué par l'avancée des troupes alliées, les transferts s'intensifient donc en conséquence toujours vers Dachau, mais aussi vers Buchenwald, Bergen-Belsen (en Basse-Saxe, Allemagne) et Neuengamme (près de Hambourg, Allemagne). Ces transferts massifs ne regroupent cependant pas la totalité des prisonniers du complexe concentrationnaire du Struthof : certains, restés en son sein, sont libérés sur place tandis que beaucoup d'autres ont succombé durant les terribles marches de la mort avant d'arriver à destination.

Le camp de Natzweiler-Struthof, seul camp de concentration situé en France (à 50 km de Strasbourg), fut un des plus meurtriers du système concentrationnaire nazi. Il fut considéré à tort comme un « camp d'extermination » à cause du ratio élevé de décès et de la présence d'une chambre à gaz. Natzweiler-Struthof est connu à la fois comme camp NN (Nuit et Brouillard) et pour les « expériences » médicales qui y furent pratiquées sur des déportés raciaux. Le site accueille aujourd'hui le Centre européen du Résistant déporté.



Territoires de la Mémoire

Avec le soutien de la Wallonie, de la Fédération Wallonie-Bruxelles, de la cellule de coordination pédagogique Démocratie ou barbarie - Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles, de la Province de Liège, de Liège Province Culture, de la Ville de Liège et du Parlement de Wallonie.